

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LA

# GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 5. Cap Rouge, Juillet 1874. No. 10.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

## SOMMAIRE :

Entretien sur la famille—Chronique religieuse—Encore un prêtre en prison—Feu M. N. Pelletier—Nécessité de la religion dans l'éducation—Deux-centième anniversaire—Correspondance—Extraits du journal de M. Désaulniers—Du signe de la croix—Progrès de l'Eglise Catholique dans la ville de New-York de 1786 1874—Charité et clémence—Un père sage—Maximes à l'adresse des jeunes gens—Faits divers.

### Selzième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

*Cinquième devoir.—Le choix d'un état de vie.*

DES VOCATIONS POUR LE MONDE—DE LA PRUDENCE QUE LES PARENTS DOIVENT METTRE POUR LES BIEN CHOISIR.

Lorsque les enfants veulent prendre un parti, comme on dit vulgairement, les parents doivent faire tout ce qui dépend d'eux pour leur faire faire un choix selon leurs goûts et leurs inclinations légitimes, et conformés aux talents qui dominant en eux. Ils doivent aider ces objets de leur affection à prendre un état de vie, qui

puisse assurer leur tranquillité, sur la terre et leur salut pour l'éternité. Mais, malheureusement, voici un écueil contre lequel vient se briser la prudence d'un grand nombre des parents de nos jours ; et le mal que nous allons signaler, est une des grandes plaies de notre société actuelle, et l'une des grandes calamités de notre époque.

Aujourd'hui, la plupart des enfants semblent rougir de l'état de leur père ; ils veulent sortir de leur condition, pour monter plus haut, et pour l'ordinaire, la plupart de ces jeunes gens imprudents qui veulent abandonner la position modeste, mais sûre de leurs ancêtres, ne réussissent pas dans leurs projets ambitieux, et alors, ils retombent bien au-dessous de l'état qu'ils ont si imprudemment, dédaignée ; et comme ils sont déclassés, ils deviennent malheureux, et le plus souvent, ils sont un lourd fardeau pour leur famille, et même pour la société.

Et malheureusement, le tort ou le malheur que nous déplorons ici de toute notre âme, n'est pas seulement le fait particulier d'un grand nombre de jeunes gens de notre époque, mais c'est encore le tort et le malheur de plusieurs familles, qui courent ainsi à leur ruine. En effet, combien de nos familles qui, après avoir vécu très-heureusement à la campagne, où elles étaient appelées à couler une heureuse existence, vont habiter dans les faubourgs de nos villes, dans le but de vivre plus à l'aise, de goûter plus de plaisir et plus de satisfaction. Mais, combien d'entre elles n'y trouvent que la déception, la ruine et les chagrins les plus cuisants ! Pour

avoir méprisé leur premier état, et avoir voulu monter plus haut que leur première condition, souvent elles tombent dans la dernière dégradation, et dévorent dans l'amertume les fruits empoisonnés et amers de leur orgueil.

Nous avons connu un cultivateur parfaitement à l'aise, bien bâti, ayant à sa disposition tout le confort que l'on peut désirer à la campagne. L'accord parfait régnait entre le mari et sa femme ; leurs enfants faisaient leur joie et leur bonheur. Leurs parents et leurs amis aimaient à les visiter, car ils recevaient bien et avec cordialité. En un mot, tous ceux qui approchaient cette famille, la croyaient tellement contente de son sort, qu'ils ne pouvaient pas imaginer qu'elle pouvait désirer plus qu'elle n'avait. Mais, par malheur, leur succès leur donna des idées de grandeur ; et un jour, l'homme et la femme tombèrent d'accord sur une décision qui jeta tous leurs voisins dans l'étonnement. Ils décidèrent de dire adieu à la vie paisible des champs, pour aller se fixer dans un des faubourgs de Québec. A leur départ, comme ils avaient l'esprit rempli de beaux projets ! Ils allaient devenir marchands, et ainsi, ils allaient faire fructifier leur argent, qui leur rapporterait cent pour cent. Donc, ils vont devenir riches et considérés, et quand ils retourneront au milieu des leurs, on leur donnera toutes les marques de respect dû à un rang élevé. En faut-il davantage pour rendre heureux ?

Deux ans plus tard, comme tout était changé dans cette famille ! L'ambition et ses mécomptes avaient brisé l'union entre les époux ; cette

passion avait même détruit l'affection pour les enfants ; et bientôt on les mit à la porte, comme des bouches inutiles, qu'on ne pouvait plus nourrir. La misère acheva de jeter le plus grand découragement dans cette famille ; l'homme et la femme s'accusèrent mutuellement des déceptions dont ils étaient les tristes victimes, et quand ils revenaient dans la paroisse où ils avaient goûté tant de véritables jouissances, ce n'était pas pour parader, comme de riches citadins, mais plutôt pour rendre leurs parents et leurs anciens amis témoins de leur pauvreté et de leur dégradation !

Les parents doivent s'opposer de toutes leurs forces à ce que leurs enfants s'éloignent d'eux, pour aller dans les chantiers, dans les villes, comme journaliers, et dans les États-Unis. Quand les enfants sont d'âge à s'établir, s'ils ne peuvent leur donner une terre auprès d'eux, qu'ils leur fournissent les moyens d'aller s'établir dans la forêt. Nous avons connu un bon nombre de jeunes gens, qui partaient de chez leurs pères, une hache sur le dos, des vivres pour quelques jours, et qui, au bout de trois à quatre ans, étaient établis sur une terre nouvelle, qui leur rapportait assez, pour les nourrir et leur procurer les moyens d'acheter ménage et animaux domestiques. Aujourd'hui, plusieurs de ces courageux pionniers sont de riches cultivateurs, qui ont la douce consolation de voir leurs enfants établis autour d'eux, vivant comme des seigneurs. Au contraire, combien parmi ceux qui courent les chantiers ou les manufactures, sont devenus des citoyens respectables et à l'aise ? Voici l'his-

toire du plus grand nombre parmi ces derniers : Ces jeunes gens gagnent de l'argent et quelque fois beaucoup ; mais, quel usage en font-ils ? Ah ! voilà ce qu'il est triste de constater ! Nous avons vu des curés à la tête de gros villages, éprouver les plus pénibles sensations, quand on leur disait : " Les voyageurs vont arriver." Et quels étaient ces voyageurs ? Des enfants de la paroisse qui, chaque année, allaient en pêche dans les villes, ou dans les chantiers d'Ottawa, ou dans les Etats. Mais, pourquoi le pasteur était-il si mal à l'aise, à l'approche de cette partie de son troupeau ? Hélas, la plupart de ces jeunes gens étaient devenus des fils dénaturés ; qui venaient apporter le désordre et le scandale, au milieu de leurs coparoiissiens ! Mille fois, nous les avons vus à l'œuvre, et nous avons pu mesurer l'étendue de leur dégradation, l'affaiblissement de leur foi, l'amour d'une liberté effrénée, leurs penchants à l'ivrognerie et à la débauche.

Suivez ces jeunes gens, pendant les plus belles années de leur vie, et vous verrez qu'un très petit nombre réussit, et que le plus grand nombre, après de rudes labeurs, se trouve dans l'état le plus déplorable, soit aux yeux de la foi, soit aux yeux de l'humanité ; c'est-à-dire, que ces voyageurs ne sont parvenus qu'à la misère, soit en leur qualité de chrétien soit en leur qualité d'homme.

Et ce qui met le comble au malheur que nous déplorons si amèrement, c'est qu'il arrive souvent qu'après quelques années de cette vie vagabonde et désordonnée, ces jeunes gens reviennent dans leur famille, non seulement

pauvres et flétris, mais n'ayant plus qu'une santé délabrée et ruinée par les désordres abominables auxquels ils se sont livrés.

En 1861, nous passions dans une paroisse qui fournit aux chantiers un grand nombre d'ouvriers. A peine fûmes-nous rendu à l'église, que nous aperçûmes un convoi funèbre. C'était un jeune homme à peine âgé de vingt ans, dont on allait déposer les dépouilles dans leur dernière demeure. Nous demandâmes à M. le curé de quelle maladie, ce jeune homme avait été victime. Il nous répondit d'un air attristé ; celui-ci comme bien d'autres, s'est tué par sa mauvaise conduite. Ce qui met le comble à ma douleur, c'est que trois autres de mes paroissiens, qui étaient de ses compagnons, et dont la conduite devait être semblable à la sienne, se sont noyés il y a à peine deux mois. Je vous assure, Monsieur, que j'aimerais mieux être curé d'une petite paroisse, dans les nouveaux établissements, que de l'être d'une localité qui a autant d'*aventuriers* que de cultivateurs. Encore, si les parents travaillaient à changer cet ordre de choses ; mais, ils ne se mettent nullement en peine de la direction que prennent leurs enfants, du moment qu'ils sont capables de travailler.

Personne ne peut nier que ces faits si lamentables se renouvellent souvent. Eh ! bien, nous le demandons ici en tremblant, les parents imprudents qui sacrifient ainsi l'honneur, la vertu, la santé et la vie même de leurs pauvres enfants, n'en sont-ils pas les bourreaux ?

Et cette plaie si cruelle de notre pauvre société va toujours s'aggrandissant, et on ne

sait où le mal s'arrêtera. Pourtant, il y aurait un remède à un si grand mal, si les premiers intéressés avaient le courage de l'appliquer. Mais, quels sont-ils, ceux qui auraient dû mettre la main depuis longtemps à cette grande œuvre ? Pères et mères, c'est vous qui devez travailler à faire disparaître ce principe de mort du milieu de nous. Oui, c'est sur vous que tombe la plus grande responsabilité, par conséquent, c'est vous qui devez vous sacrifier avant tout, pour arrêter le torrent dévastateur, qui menace d'entraîner dans son cours les choses auxquelles nous devons le plus tenir. Mais, nous direz vous, comment voulez-vous que nous arrivions à un résultat aussi désirable ? Nos enfants ne veulent plus nous écouter, et comme on dit, ils ont la bride sur le cou.—Et à qui la faute, si ce n'est à la mauvaise éducation qu'ils ont reçue. Au lieu d'inspirer de bonne heure, des goûts modestes, une haute idée de l'autorité dont Dieu vous a fait les dépositaires, pour les gouverner ; au lieu de leur donner vous-mêmes l'exemple de la simplicité, de l'éloignement des plaisirs et des vaines parures ; au lieu de chercher à leur faire comprendre que le bonheur ne peut se trouver ici bas, que dans la pratique de toutes les vertus, vous leur avez inspiré des sentiments tout contraires, vous leur avez donné une direction tout opposée à celle qui conduit à cette admirable simplicité, qui fait que l'on n'exige que le nécessaire, opposée aussi à la soumission et au respect envers les représentants de Dieu, sur la terre. Vous parlez devant eux du prêtre ou de vos autres supérieurs, sans retenue, vous vantez en leur pré-

sence les beaux habits, les beaux ameublements, les avantages de la richesse, de la vie passée au sein de l'aisance et de la mollesse ; enfin, vous parlez devant eux comme des payens, comme des gens qui n'apprécient que les biens de la vie présente. Ainsi, vous dirigez leurs regards de ce côté, vous remplissez leur esprit de pensées terrestres, du désir du bien être, de l'éloignement pour tout ce qui sent la fatigue. Rien d'étonnant, après tout cela, si vos enfants arrivés à l'âge de seize à dix-huit ans, cherchent à satisfaire des penchans que vous leur avez fait envisager comme légitimes, et comme étant tout ce qui peut procurer le bonheur ici bas.

Quant à ceux qui ont déjà goûté l'air de la liberté, vos paroles feront peu d'effets sur eux, et la seule ressource qui vous reste, pour ramener ces prodigues à la maison paternelle, c'est la prière et les bons exemples. Ceux sur lesquels vous pouvez agir avec succès, ce sont les enfants en bas âge, la génération naissante. L'amour du monde et de ses jouissances, de la liberté et de l'indépendance, est entré dans le cœur des premiers, lorsqu'ils étaient encore tout jeunes ; eh ! bien, emparez-vous de l'esprit, du cœur, de l'âme des seconds, fermez leur esprit aux maximes qui ont perdu leurs aînés, et efforcez-vous de les remplir de l'amour de Dieu et du devoir. Répétez-leur sans cesse, qu'ils ne sont sur la terre que pour quelques jours, quelques années, qu'ils ne sont pas faits pour ce lieu d'exil, mais, qu'ils doivent sans cesse diriger leurs pas vers leur patrie, qui est le ciel. Représentez-leur l'autorité paternelle sous son vrai jour, dites-leur

qu'elle est sainte comme celle de Dieu, qui la communique, et qui la sanctionne, par ses récompenses ou ses châtimens. Enfin, faites-en de vrais chrétiens, et ils aimeront le travail, fuiront le danger, mettront leur satisfaction à demeurer auprès de vous, à faire votre bonheur. Et le premier résultat d'une conduite si louable, sera que nous n'aurons pas la douleur de voir nos campagnes désertées, les travaux des champs négligés. Le second résultat qui doit être prisé comme étant bien au-dessus, c'est que ces enfants ne seront pas exposés à perdre la foi, les saintes pratiques du christianisme, la pureté de leurs mœurs, et tout ce précieux bagage de saintes choses qui font les citoyens probes, honnêtes, patriotes, et exemplaires sous tous les rapports.

De grâce, parents chrétiens, mettez-vous sérieusement à l'œuvre, le temps presse, et quelques jours de retard, nous amèneraient de plus grands malheurs à déplorer. Nous savons qu'il vous faut du courage, pour entreprendre la besogne que nous vous proposons, mais, n'oubliez pas que le ciel souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui portent courageusement leur croix, qui l'obtiennent.

DES ENFANTS QUI SONT APPELÉS A L'ÉTAT DU MARIAGE.

Pères et mères, voici un point de la plus haute importance, pour vos enfants, pour vos familles, pour la société en général, et même pour la religion, et sur lequel; nous appelons toute votre attention, d'une manière toute spéciale. Il s'agit du cas où vos enfants sont appelés au saint état

du mariage ; c'est là la vocation la plus commune des enfants d'Adam, et c'est ici surtout, pères et mères, que vous devez diriger vos enfants avec une prudence consommée ; car c'est pour eux une affaire critique, périlleuse à l'excès, dans laquelle les fautes sont, en quelque sorte, irréparables, puisqu'une fois qu'on se trouve engagé dans cet état, c'est pour toujours. Sur ce point, l'oracle sacré est formel, et toutes les passions humaines, même les plus bruyantes, ne parviendront jamais, nous ne disons pas à l'anéantir, mais encore, à le faire plier une seule fois. Nous savons qu'il y a des gouvernements impies qui ont la prétention de donner, sur ce point, un démenti à la parole de Jésus-Christ. Ils osent faire de prétendues lois qui, non-seulement reconnaissent le divorce, mais qui prétendent garantir aux personnes ainsi divorcées, le droit de contracter un nouveau mariage ; mais, en réalité, ces gouvernements, avec leur législation à contre sens, ne changent rien à la loi immuable sur laquelle Dieu a établi le mariage. Non, il n'y a pas de législation possible contre les décrets de Dieu ; et les législateurs qui se donnent la triste mission de défaire ce que le Roi du ciel et de la terre a déterminé, depuis le commencement du monde, sont des insensés qui se couvrent de ridicule, aux yeux de tous les hommes sensés, honnêtes et chrétiens ; de plus, ils déshonorent et bouleversent les familles, dont ils devraient être les protecteurs.

Donc, pères et mères, dès qu'il s'agit pour vos enfants, d'entrer dans le saint état du mariage, vous devez les conseiller avec la plus grande

prudence, soit par rapport à l'époque où ils peuvent convenablement contracter une alliance, soit par rapport aux personnes avec lesquelles ils ont l'intention de s'allier.

Mais, à quel âge les enfants doivent-ils se marier ? Pour parer à deux graves inconvénients, nous répondrons : ni trop jeunes ni trop vieux.

Quoique d'ordinaire, il y ait moins d'inconvénients à se marier jeunes que vieux, cependant, on ne peut nier qu'il y a dans tous les pays des familles malheureuses, et dont le malheur vient de ce que le père ou la mère, et peut-être l'un et l'autre, étaient trop jeunes, au moment de leur union. C'étaient alors d'aimables enfants, mais ils étaient trop inexpérimentés pour comprendre, et surtout pour bien remplir les obligations importantes du nouvel état dans lequel ils entraient.

D'un autre côté, ces mariages ne se font souvent que par des motifs purement humains, et Dieu ne bénit pas les alliances faites dans de semblables circonstances.

D'autres parents marient leurs enfants très-jeunes, pour les retenir et les fixer, comme ils le disent. Mais, c'est souvent un mauvais calcul. D'abord, la plupart des jeunes gens que l'on marie si jeunes éprouvent à la suite de ces mariages, faits sans discernement, des dégoûts et des embarras tels, qu'ils maudissent, plus tard, leurs parents de les avoir mariés si jeunes.

Nous avons rencontré un jour un homme qui n'avait que vingt-quatre ans, et qui paraissait en avoir plus de quarante, tant il était usé ; et à cet âge, il était déjà père de sept enfants. C'était le

fil unique d'une veuve assez fortunée ; et en mariant son fils à l'âge de seize ans, elle avait eu aussi l'excellente pensée de le retenir chez elle et de le fixer. Heureusement qu'elle avait donné de bonne heure, à cet enfant, une bonne direction. Malgré cela, ce malheureux jeune papa, nous disait, avec le sentiment d'une profonde tristesse : " Si la religion ne me retenait pas, je maudrais ma mère, mon épouse et mes enfants ; et je ne sais pas ce que je ferais de moi-même, tant j'éprouve de chagrins ! "

Pères et mères, gravez bien avant dans vos âmes cette vérité ; il faut retenir les jeunes gens par une bonne éducation, par de bons principes, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. C'est là pour vous le seul moyen de faire de vos enfants de bons sujets, des jeunes gens très-raisonnables, et plus tard, de bons époux et d'excellents pères de familles.

Pourtant, l'inconvénient que nous venons de signaler, est rare dans notre pays, et plutôt à Dieu que celui qui lui est opposé, ne fut pas plus grave, et beaucoup plus fréquent, surtout dans nos villes. Cette faute est celle de se marier trop vieux.

Généralement parlant, les jeunes gens doivent se marier depuis l'âge de vingt à vingt-quatre ans. Attendre à trente ans, et plus tard, c'est s'exposer à bien des inconvénients. Voici des raisons très plausibles sur lesquelles nous nous appuyons, pour émettre une semblable opinion, il est rare que les jeunes gens, avant l'âge que nous venons de fixer, aient assez de maturité, de sagesse, pour entrer avec avantage dans un état

qui impose des obligations aussi saintes et aussi importantes que celui du mariage. D'un autre côté, les habitants des campagnes surtout, et les ouvriers ont besoin de bonne heure d'être aidés dans leurs travaux ; par conséquent, c'est pour eux un grand avantage d'avoir, avant d'être brisés par la vieillesse, des enfants assez grands et assez forts, pour les aider et même les remplacer dans leur pénibles travaux. Donc, s'ils attendent au-delà de trente ans, pour se marier, non-seulement ils se privent d'un secours qui peut leur être d'une grande nécessité ; mais, ils s'exposent encore à laisser les enfants auxquels ils donneront la vie, orphelins dans une âge très tendre, et incapables de se suffire à eux-mêmes. N'est-ce pas là un grand malheur, pour les familles et même pour la société ?

Ceux qui se préparent aux professions libérales, sont quelques fois forcés d'attendre un peu plus tard, pour s'établir. Cependant si le retard se prolonge trop, surtout, s'ils attendent la quarantaine, ils ne peuvent plus se décider à prendre leur parti ; et enfin, s'ils se décident à entrer dans l'état du mariage, il arrive souvent que leur union est une source de désordres et de chagrins ; et alors leur malheur ne peut manquer d'atteindre leurs enfants, s'ils deviennent pères de famille.

Nous avons connu un fonctionnaire public, pauvre mais d'un vrai mérite, qui ne s'était marié qu'à cinquante trois ans. Nous l'avons souvent entendu exprimer le regret de ne s'être pas marié vingt ans plus tôt. Il avait grandement raison, car il avait de soixante-six à soixante

huit ans, sa santé était tellement délabrée, qu'il ne comptait plus que sur une très-courte existence; et que le plus vieux de ses quatre enfants n'avait encore que dix ans. Quelle perspective pour un père, de voir auprès de son lit de douleur une pauvre femme sans ressources suffisantes, qui dans quelques jours sera veuve, et chargée de quatre enfants en bas âge !

On trouve quelquefois des jeunes gens qui, par vertu, et par un choix tout-à-fait volontaire de leur part, refusent d'entrer dans le saint état du mariage. Ils veulent passer leur vie dans le célibat, que St. Paul place bien au-dessus du mariage, et en cela, nul n'a le droit de les condamner, tout au contraire, leur conduite est digne d'admiration, puisqu'ils ont choisi la *bonne part* que personne ne peut leur enlever. Nous avons connu de ces hommes privilégiés, qui étaient une véritable bénédiction pour les paroisses où ils résidaient, tant ils se consacraient aux bonnes œuvres, et se dévouaient à l'intérêt du bien public !

Mais, il en est d'autres qui fuient le mariage, pour échapper aux charges qu'il impose, et qui se mettent peu en peine de conserver cette intégrité de mœurs, que la religion prescrit à tous ceux qui ne sont point engagés dans l'état du mariage. Ces tristes individus sont de véritables fléaux pour les localités où ils se trouvent, et même pour toute la société. Ils ne méritent que le plus profond mépris, et doivent être éloignés de toute société honnête, et qui se respecte. Il y a un dicton qui s'applique parfaitement aux célibataires de cette espèce méprisable : vieux garçon, vieux.....

Maintenant, parents chrétiens, ils nous reste à examiner avec vous quelles doivent être les qualités des personnes avec lesquelles vous devez allier vos enfants. Comme c'est un vaste champ sur lequel vous ne pouvez jamais apporter trop d'attention, nous allons le réserver pour un nouvel entretien.

— 000 —

### Chronique Religieuse.

#### LA FOLIE DU JOUR.

Dieu dans son infinie sagesse, voulant donner à l'humanité une voie sûre et infaillible pour se diriger vers le ciel, sa fin dernière, institua l'Eglise. Il l'établit la reine du monde entier ; il la déclara la lumière de la terre, éclairée et dirigée qu'elle est par le St. Esprit lui-même. C'est à cette maîtresse des peuples, à cette mère des nations, à ses ambassadeurs et à ses princes que le Sauveur des hommes a dit : *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise, me méprise.* Voilà donc une puissance descendue directement du ciel, et qui est d'autant plus au-dessus de celle de la terre, que Dieu est au-dessus de l'homme, que les Cieux sont au-dessus de tous les mondes. Cette puissance est digne de tous les respects, et de la plus profonde vénération, de l'obéissance la plus complète ; au seul nom de l'Eglise, comme à celui de son divin fondateur, tout genou doit fléchir, tout front doit s'incliner avec le plus profond respect, et tout homme, quelque soit son rang, sa dignité, ses titres ; qu'il soit souverain,

roi, empereur, il doit s'écrier : Voilà ma Mère, voilà ma Maîtresse, voilà ma Souveraine ; et je suis son fils soumis, son fidèle serviteur, son humble sujet.....!

Voilà ce que la sagesse innée, l'éternelle Vérité prêche à la terre entière ; et la raison et le simple bon sens viennent appuyer cette doctrine immuable, et il n'y a que la folie, l'aveuglement, et l'entraînement des passions, qui peuvent faire entendre leurs voix discordantes, et lever l'étendard de la révolte contre l'institution la plus sainte qu'il soit possible d'imaginer, puisqu'elle met à la disposition des hommes toutes les grâces et les faveurs du Ciel, en conservant le fils de Dieu présent au milieu de nous, dans l'adorable Eucharistie, en conservant encore comme un précieux dépôt les sacrements de la régénération, de la pénitence, de la Confirmation, de l'Ordre, de l'extrême onction et du mariage.

Maintenant, donnons raison au titre que nous avons mis en tête de cet article : *la folie du jour*. Rien de facile comme de démontrer que la sagesse, de nos jours, n'est plus que le partage d'un très petit nombre, et que l'idiotisme, la folie, la rage, l'aveuglement ont envahi le monde, comme un torrent dévastateur, et menacent de le lancer dans un abîme sans fond.

Premier acte de folie : les fils veulent asservir leur Mère, les serviteurs leur Maîtresse, les sujets leur Reine. Car, comme nous l'avons dit précédemment, l'Eglise à tous ces titres à notre égard. Ceux qui sont à la tête de la société, pour la diriger dans la voie du bien, de la paix et de la vérité, sont devenus de vrais instruments dans

les mains de Satan. Ce sont des apostats, des scélérats, qui voudraient annéantir l'autorité de Dieu et de l'Eglise, pour y substituer la leur, et faire peser la plus cruelle tyrannie sur les consciences. Ces princes, vrais satellites de l'enfer, veulent que la maîtresse se prosterne devant son serviteur, que l'Eglise soit asservie à l'état et accepte ses lois perverses et uniques ! Comment ? l'Eglise est la véritable lumière pour les souverains comme pour les peuples ! Elle est chargée par Dieu de diriger, d'enseigner et de gouverner le monde ; et on voudrait la faire abdiquer, et lui arracher son auguste couronne, en faire une prostituée, une servante dégradée ! O Dieu ! qui aurait jamais pu croire que l'homme créé à l'image de la divinité, pût accumuler tant de ténèbres dans son intelligence, tant d'erreurs dans son esprit, tant de fiel et de rage dans son cœur, tant de passions dans son âme !

Second acte de folie : Non seulement la société moderne veut soumettre l'Eglise à l'Etat, mais encore elle croit pouvoir se passer de Dieu ; elle veut le chasser de partout ; elle ne peut le souffrir ni dans les écoles, ni dans les lois, ni dans les institutions. On voudrait reléguer Jésus-Christ, maître du monde entier, Sauveur de tous les hommes, dans l'étable de Bethléem, ou dans les Catacombes ! Ceux qui visitent les hospices où sont détenus les insensés, sont étonnés des idées extravagantes qui passent par ces cerveaux en délire ; et ces malades eux-mêmes sont frappés des incohérences, des bizarreries qui percent dans les paroles, dans les gestes, les démarches de ceux qui sont sous le même toit qu'eux ; et

on les entend souvent s'écrier: " Pourquoi suis-je condamné à vivre au milieu des fous ; qu'il est triste de ne pouvoir tirer une parole de bon sens de ces pauvres idiots."

Le monde de nos jours s'est transformé en un vaste asyle d'aliénés, et dans cette lugubre demeure, ceux qui sont en proie au plus extravagant délire, ceux qui attirent sur eux tous les regards, par les actes de la plus complète folie, sont les têtes couronnées, les rois, les empereurs, les princes et leurs gouvernements ; à leur suite, viennent les ambitieux, les déclassés, les demi-savants, les cerveaux brûlés qui se croient assez de science, de génie, pour marcher à la tête des peuples. Et cet asyle est le rendez-vous d'une foule d'individus de tous les pays, de toutes les nations. Il est vrai que la Prusse, l'Italie, la Suisse fournissent les aliénés les plus dangereusement atteints ; mais quel est le royaume, quelle est la Puissance, la province, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau monde, qui ne peut en toute sûreté, aller réclamer grand nombre de leurs sujets.

O orgueil insensé, voilà ton ouvrage ! C'est toi qui a abruti le genre humain ; qui a défiguré l'image de la Divinité, dans l'homme, et qui a fait du roi de la création une brute aveugle et féroce, qui ne se laisse plus guider que par les instincts les plus vils et les plus bas !

Maintenant, faut-il désespérer du monde, qui est tombé dans un abîme de dégradation et d'aveuglement ? Ah ! si ce grand insensé était abandonné à lui-même, il n'y a aucun doute qu'il ne se détruirait de ses propres mains, et

qu'il ne se précipiterait tête baissée dans le gouffre de tous les maux. Mais, Dieu aime le chef-d'œuvre sorti de ses mains, lors même qu'il s'est détourné de sa fin, et qu'il est descendu de son trône, pour s'assimiler, comme Nabuchodonosor, à la bête des champs. Il la confie à la garde de son Eglise, qui est chargée de veiller sur l'humanité entière ; il a placé au centre de l'univers, sur un trône élevé, son représentant, son délégué, son Vicaire ; il a placé dans sa droite un flambeau qui répand, par toute la terre une lumière plus vive que celle du soleil qui nous éclaire, il lui a donné une voix plus puissante que celle du tonnerre ; et outre ces secours ordinaires, dans les temps difficiles, sa sagesse surabonde dans celui à qui il a confié les clefs du Ciel ; il met encore à sa disposition les remèdes les plus puissants, à mesure que les maux de l'esprit et de l'intelligence deviennent plus incurables.

Voilà les faveurs extraordinaires qu'il a accordées au Pontife qui régit aujourd'hui son Eglise, l'Immortel Pie IX. Il lui a communiqué une puissance telle, des ressources si multipliées et si étendues, qu'il opère des prodiges à chaque instant, en faveur du grand malade dont la garde lui a été confiée ; et tout est si extraordinaire dans ce grand Pape, qu'un saint archevêque, Mgr. Célestin Mathieu Fissore a pu lui adresser ces sublimes paroles : " Le trône pontifical auquel  
" vous avez été élevé est votre calvaire. Que de  
" douleurs dans votre âme depuis votre exalta-  
" tion ! Mais, de même que Jésus dont vous êtes  
" le digne vicaire, attirera toute chose à lui, du

“ haut de la croix, de même aussi, vous nous  
“ avez attirés tous à vous, du haut de votre  
“ trône, et nous en sommes tous glorieux et  
“ fiers.”

Oui, Pie IX est le grand médecin de l'humanité qui se roule sur sa couche douloureuse et qui est prêt d'expirer. Il est la lumière du monde qui est plongé dans les plus épaisses ténèbres, il est la voix forte et puissante qui pourra arracher la terre au sommeil léthargique si voisin de la mort !

Mais, pour opérer ces miracles plus étonnants que la résurrection d'un mort, notre Père demande le secours de nos prières, de nos bonnes œuvres. Hâtons-nous de nous rendre à son si légitime désir. Implorons à chaque instant du jour l'assistance du Cœur Sacré de Jésus, de Marie Immaculée, de St. Joseph protecteur de l'Eglise universelle, des saint apôtres Pierre et Paul, de Ste. Anne de St. Joachim. Unissons nos aumônes spirituelles et corporelles à nos supplications, et l'Eglise notre mère triomphera, Pie IX notre Père sera délivré et le monde sauvé !

— 000 —

### **Encore un prêtre jeté en prison.**

Le Nouveau-Brunswick ne veut pas rester en arrière de l'Allemagne et de la Suisse, en fait de persécution. Il ne se contente pas de refuser aux catholiques la justice la plus clairement démontrée, en les obligeant d'envoyer leurs

enfants à des écoles que leur conscience les forcent de désavouer, il va jusqu'à les priver de leurs directeurs naturels, leurs prêtres. Déjà trois d'entre eux ont été jetés dans les fers, sous les prétextes les plus frivoles, et pour satisfaire un fanatisme qui ne peut pas plus se justifier que la fureur de certains insensés. Tout dernièrement encore, le Révd. M. Richard, curé de Saint-Louis, comté de Kent, a été incarcéré dans les circonstances les plus odieuses. Une cour et un juré protestants, avaient rendu contre lui un jugement que la plus simple équité se hâterait de renverser. D'après ce jugement, il se trouvait obligé de payer une somme assez considérable à un fou furieux, qui avait voulu le frapper avec une hache. Comme ce vénérable prêtre n'avait pas les moyens de solder cette somme sur le champ, on a profité du temps où il se rendait auprès de son Evêque, pour affaire importante, et où il était à une grande distance de chez lui, pour l'arrêter dans les chars et le conduire de suite à la prison. Heureusement qu'un protestant honorable et qui ne partage pas la rage dans laquelle les dernières élections ont jeté ses coréligionnaires, a cautionné pour lui. Malgré cela, on l'a gardé à vue et éloigné de sa paroisse pendant une quinzaine de jours. Quand on connaît tous les détails de cette triste affaire, comme nous la connaissons nous-mêmes, et qu'on a pu apprécier toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui distingue ce ministre des autels, on est forcé de s'écrier : qui échappera donc à la fureur de ses persécuteurs ? Jamais on a pu dire avec plus de raison : *Voilà le juste persécuté !*

Hâtons-nous de dire à la grande gloire des paroissiens de M. Richard qu'aussitôt qu'ils ont eu appris le guet-à-pan, dont leur pasteur avait été la victime, ils se sont hâtés de souscrire une somme plus que suffisante pour couvrir la pénalité et tous les frais ; de plus, ils lui ont présenté, à son arrivée au milieu d'eux, une montre d'or d'un très grand prix.

Ce qui vient de se passer au Nouveau-Brunswick honore tellement le Révd. M. Richard et ses paroissiens modèles, que nous sentons l'impérieux besoin de le proclamer, et de l'apprendre à tous les catholiques du Canada.

---

### **Feu Messire Narcisse Pelletier.**

La mort continue ses ravages dans les rangs de la milice sainte. A toutes ses victimes, elle vient d'en ajouter une nouvelle dans la personne du Réverend Messire Narcisse Pelletier, Ptre., Curé de Saint-Eusèbe de Stanfold, dans les cantons de l'Est. Il est mort mardi de cette semaine dans la soirée, à l'âge de cinquante quatre ans cinq mois et vingt six jours, entouré de plusieurs de ses confrères, dont il a reçu les secours religieux, et une dernière absolution avant son passage du temps à l'éternité.

Messire Pelletier est né à Saint-Roch des Aulnets, le 17 janvier 1820 de François-Roch Pelletier et de Josephte Miville. Dès l'âge le plus tendre, on put remarquer en lui les qualités qui font les hommes d'élite ; cependant il ne commença son cours d'étude qu'après avoir passé quelques

années dans le monde, et c'est au collège de Sainte-Anne de la Pocatière qu'il entra pour se disposer à la carrière sacerdotale, qu'il devait remplir plus tard avec tant d'avantage. Élève distingué par sa piété, il sut capter l'amitié de ses condisciples, et la confiance de ses professeurs, à un tel point que ces derniers manifestèrent plus d'une fois, dans la suite, le désir de l'avoir comme membre de leur maison, dont il aurait été à la fois et l'ornement et un de ses fermes appuis. Mais la Divine Providence qui dispose à son gré, pour le bien de la société, et des événements et des hommes, le voulait dans le ministère sacré pour la pêche spirituelle que le Divin Sauveur avait instituée avant de monter au ciel.

A peine eut-il reçu l'onction sainte qui fait les prêtres, que Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Québec le nomma, dans l'automne de 1848, au vicariat de la paroisse de Saint-François-du-Lac, où il passa deux années, séparées l'une de l'autre, par un séjour d'un an encore comme vicaire dans la paroisse du Cap Santé. En 1851 il se rendait à Sainte-Anne de la Pérade pour porter secours à un vénérable vétéran du sanctuaire, messire Brien auquel il prodigua tous les services que son caractère le mettait en lieu de lui rendre. La mort l'ayant laissé bientôt seul dans cette paroisse, il continua à la desservir jusqu'à l'automne de 1852, époque de son entrée comme curé dans la belle paroisse de Saint-Eusèbe de Stanfold, où il est mort, après vingt-deux ans de ministère pastoral.

Prêtre actif, vigilant, ne s'épargnant pas

quand il était question du devoir, ne reculant jamais devant la tâche parfois pénible de dire la vérité sans acception de personne, d'un zèle qui ne se démentit jamais pour l'avancement spirituel de ses ouailles, tel a été Messire Pelletier pendant tout le temps qu'il a passé à Saint-Eusèbe de Stanfold. L'église splendide qu'il a fait bâtir et terminer, le presbytère qu'il habitait depuis plusieurs années, sont deux monuments qui rediront toujours aux paroissiens et son amour pour la maison de Dieu, et sa charité pour ses frères en Jésus-Christ.

Hélas qui l'eut dit qu'une constitution qui paraissait si forte, dût s'affaiblir et se miner en si peu de temps ! Une maladie qui lui a fait endurer les souffrances les plus atroces, a opéré cette œuvre de destruction. Déjà depuis plusieurs semaines le médecin avait déclaré qu'il n'y avait plus de remède pour son patient, et que suivant le langage des livres divins la mort viendrait comme un voleur. Il ne s'est pas trompé. Ses confrères qui étaient venus dans la matinée de mardi porter à notre cher défunt les consolations de l'amitié, venaient à peine de le perdre de vue, que déjà tout faisait présager une fin prochaine pour lui. Quelques heures plus tard, il n'était plus.

Dormez en paix prêtre vénéré, vous avez bien travaillé, il est juste que vous vous reposiez, la mort n'a fait que vous procurer le repos que vous sembliez vous refuser à vous-même.—*Communiqué.*

### Nécessité de la religion dans l'éducation.

Tel est le titre d'une excellente brochure, qui nous a été adressée du collège de St. Hyacinthe. Cette brochure contient huit discours aussi éloquents, aussi pleins de vérité les uns que les autres. Tous sont l'œuvre du vénérable supérieur de cette maison, et font le plus bel éloge de son talent littéraire, de sa profonde connaissance du cœur humain, des besoins de la société, de sa foi vive et ardente. Ce prêtre vénéré qui a déjà tant mérité de la religion et de ses concitoyens, par ses nombreux et excellents écrits, ainsi que par son dévouement sans bornes à l'instruction de la jeunesse canadienne, vient de remporter dans ce dernier travail, un éclatant triomphe sur un compatriote, un coréligionnaire qui, oubliant les enseignements reçus sur les genoux de sa mère, et la reconnaissance qu'il doit au prêtre, pour l'instruction qu'il en a reçue, s'est écrié, dans un moment de délire, et en face d'une institution protestante : "Excluons la religion de l'éducation classique." En entendant ce cri de l'impiété, Mgr. Raymond, tout le clergé catholique et tout le peuple chrétien se sont sentis blessés dans ce qu'ils ont de plus cher, le coup leur a porté au cœur. Aussi a-t-il été aussitôt relevé, avec une habileté et une prestesse qui l'ont fait retomber, de tout son poids, sur la tête criminelle qui l'avait porté, pour son éternelle confusion ! Nous croyions pourtant les tristes et lugubres échos de l'*Avenir* et du *Pays* à jamais étouffés ; mais, à la honte de la religion et de notre nationalité, des catholiques qui ont

perdu le sens de l'honneur et de la piété filiale, portent l'audace jusqu'à écrire dans les journaux protestants, contre les enseignements de l'Eglise, qui les a reçus dans son sein, et les a nourris de ses sacrements, pendant que d'autres portent la lâcheté et la trahison, jusqu'à aller nous représenter à l'étranger comme des îlots, des ignorants, tenus dans l'esclavage, sous le joug tyrannique du clergé.

Peuple Canadien, si une partie de vos enfants ont été assez naïfs pour croire que la phalange des jeunes impies, qui en 1848 a poussé le cri de récolte et de rébellion contre l'Eglise leur mère, est entièrement anéantie, détrompez-vous. Elle n'a fait que s'étendre, se multiplier, aiguïser ses armes, tout en se cachant; elle n'attend que le moment favorable pour se montrer dans toute sa laideur et sa difformité. Oui, qu'on en soit bien persuadé, les ennemis du clergé sont plus nombreux que jamais, et s'ils croyaient la masse du peuple préparée à les suivre, vous les verriez marcher sur les traces des révolutionnaires des pays les plus avancés. Que l'on observe attentivement ce qui se passe au milieu de nous, et l'on se convaincra que nous ne sommes pas un alarmiste. Nous savons par avance, que tous ne verront pas la lumière, car les paroles de l'Esprit Saint; "*Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre*, s'appliquent déjà à une partie de notre peuple; mais, les hommes droits et de bonne volonté, nous donnerons raison, en partageant nos craintes. D'ailleurs, une certaine presse nous dévoile l'esprit sceptique et moqueur de plusieurs de ceux qui veulent se faire accepter comme nos

chefs. Mgr Raymond a donc frappé à propos, et il mérite toute la reconnaissance des catholiques du Canada pour l'admirable travail qu'il vient de mettre au jour. Nous n'en dirons pas d'avantage, car nous craindrions de blesser l'humilité du courageux athlète qui est toujours sur la brèche, chaque fois que nos institutions, notre foi sont attaquées.

— 000 —

### **Deux-centième anniversaire.**

Au premier octobre de cette année, il y aura deux cents ans que Québec, d'abord constitué en Vicariat Apostolique en 1658, a été érigé en diocèse. Pour notre terre d'Amérique, où tout est comparativement nouveau, c'est une existence déjà remarquablement longue, et bien peu de diocèses dans le Nouveau-Monde peuvent s'enorgueillir de remonter aussi haut.

La bulle d'érection donnée le 1er octobre 1674, par Clément X, assignait pour territoire au nouveau diocèse toutes les terres de l'Amérique du Nord alors possédées par le roi Très-Chrétien, et non soumises par le Saint-Siège à la juridiction spirituelle d'aucun autre évêque catholique. En étudiant l'histoire de la Nouvelle-France, on se convaincra facilement que la juridiction des Evêques de Québec a dû s'étendre sur toute la vallée du Saint-Laurent, et sur celle du Mississipi et de ses tributaires, ainsi que sur les territoires situés au nord et à l'ouest, excepté la Californie. Immense région que

l'imagination peut à peine embrasser ! Les enfants de la France et du Canada l'ont pourtant parcourue d'un bout à l'autre, les uns pour la conquérir et y trafiquer, les autres pour la découvrir et y annoncer l'Évangile.

A cette époque reculée, il y avait à peine deux mille catholiques dispersés sur cette vaste étendue. Aujourd'hui, on y compte huit Archevêques, quarante-cinq évêques et sept vicariats apostoliques, cinq millions au moins de catholiques et plus de quarante mille prêtres. Et qui sait quels seront ces chiffres dans un autre siècle !

Monseigneur l'Archevêque de Québec se propose de célébrer, à la fin de septembre un triduum solennel pour rendre grâces à Dieu de la protection et de la bénédiction accordées à ce diocèse, pendant ces deux siècles, et pour en demander la continuation. Désirant donner à cette célébration toute la solennité possible, il a invité tous les Archevêques, Evêques et Vicaires Apostoliques, dont les diocèses ont jadis fait partie de celui de Québec, à venir joindre leurs actions de grâces et leurs prières aux nôtres, dans cette circonstance, ou du moins à y envoyer quelque prêtre pour les représenter.

Notre église métropolitaine, la mère féconde de tant d'églises disséminées sur plus des trois-quarts de l'Amérique Septentrionale, accueillera avec un bonheur indicible ces représentants accourus de régions si diverses et si éloignées les unes des autres, aujourd'hui, comme alors, intimement unies par la même foi et par la même soumission filiale au prince des pasteurs.

Dans l'église catholique, la division des territoires, loin de conduire à la désunion des esprits et des cœurs, resserre de plus en plus les liens qui les unissent ensemble : elle manifeste d'une manière plus éclatante cette merveilleuse unité qui fait la force et la beauté de cette épouse du Christ.

Le premier rameau détaché de cette arbre gigantesque a été la vallée du Mississipi, avec tout le territoire à l'ouest, tel qu'attribué aux Etats-Unis par le traité de 1793. Le Saint-Siège, en établissant un évêque à Baltimore le 6 novembre 1789, mit sous sa direction tout le territoire des Etats-Unis. L'Evêque de Québec continua d'exercer son pouvoir spirituel sur tout ce qui appartenait à l'Angleterre, dans l'Amérique du Nord.

En 1796, Terre-neuve fut constitué en Vicariat Apostolique.

En 1817, Halifax devint le siège d'un autre vicaire apostolique dont la juridiction s'étendait sur la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Edouard.

En 1826, le nouveau diocèse de Kingston reçut en partage tout le Haut-Canada, aujourd'hui province ecclésiastique divisée en quatre diocèses avec un vicariat apostolique.

Dix ans plus tard, le populeux district de Montréal fut érigé en diocèse qui, à son tour, donna naissance à ceux d'Ottawa (1847) et de St. Hyacinthe (1852.) Ottawa, renferme la vallée de la rivière de ce nom dont la rive droite appartient à la Province d'Ontario.

En 1843, l'Orégon, la Colombie et Vancouver,

évangélisés par des missionnaires envoyés de Québec, furent divisés en diocèses et formèrent une nouvelle province ecclésiastique.

Quatre ans après, Mgr. Provencher, qui depuis 1818 gouvernait l'immense territoire du Nord-Ouest, d'abord comme vicaire-général de l'Evêque de Québec, ensuite (1820) Evêque de Julopolis, *in partibus infidelium*, suffragant et auxiliaire de l'Evêque de Québec, fut nommé Evêque de Saint-Boniface.

En 1852, le diocèse des Trois-Rivières, fut démembré de celui de Québec; en même temps que celui de St. Hyacinthe l'était de Montréal.

Malgré tous ces démembrements successifs, le diocèse de Québec, avait encore le long du St. Laurent un espace de deux cent lieues. En 1867 le diocèse de Rimouski lui enleva plus de la moitié.

Aujourd'hui il comprend au nord du fleuve les comtés de Portneuf, Québec, Montmorency, Charlevoix, Chicoutimi et partie de celui du Saguenay, jusqu'à la rivière Portneuf, à vingt lieues en bas de Tadousac; au sud du fleuve, les paroisses de la Rivière-du-Loup et de St. Antonin, dans le comté de Témiscouata, puis les comtés de Kamouraska, Montmagny, Bellechasse, Dorchester, Lévis, Beauce, Lotbinière, Mégantic et le township de Oulfestown dans le comté de Wolfe.

Au nord, il s'étend jusqu'à la limite de la Province de Québec, c'est-à-dire, jusqu'à la hauteur des terres, qui sépare la vallée du Saint-Laurent d'avec celle de la Baie d'Hudson; limite encore assez peu connue, mais que les cartes les plus

récentes mettent à une centaine de lieues du fleuve.

Au sud, le diocèse de Québec confine aux Etats-Unis, qui, à la ligne orientale du comté de Kamouraska ne sont qu'à une douzaine de lieues du fleuve, tandis qu'à l'extrémité occidentale du comté de Beauce, l'état du Maine est à quarante lieues du St. Laurent.

Estimé à vol d'oiseau, le contour irrégulier de ce diocèse peut former une ligne de cinq cent lieues, et renfermer une superficie de quinze mille lieues environ.

D'après le recensement de 1871, la population totale de ce territoire est de 331,285 ; dont 312,455 catholiques et 18,830 non-catholiques.

Il y a 170 paroisses et 19 missions ou nouveaux établissements, qui reçoivent à des intervalles plus ou moins longs, la visite d'un curé voisin chargé de leur administrer les secours spirituels, en attendant qu'on puisse leur accorder un prêtre résidant. Actuellement le nombre des prêtres est de 299, dont 31 sont employés à l'éducation. Il y a 624 religieuses dont 128 sont exclusivement consacrées au soulagement des malades ; 231 ne s'occupent que de l'éducation et les autres sont vouées à l'éducation et à d'autres œuvres de charité. Il y a cinq Jésuites et cinq Oblats de Marie-Immaculée, tous résidents à Québec, et employés dans le ministère ; au mois d'octobre prochain, les Rédemptoristes auront une maison dans la même ville.

Les collèges classiques sont au nombre de trois ; le Séminaire de Québec, fondé en 1663, le collège de Sainte-Anne, fondé en 1827 et celui de Chicoutimi, érigé le 15 août 1873.

Les Frères de la Doctrine Chrétienne au nombre de cinquante, ont six maisons dans Québec et trois dans diverses paroisses de la campagne.

Le collège de Lévis donne un excellent cours commercial.

L'Université-Laval, fondée en 1852 par le Séminaire de Québec, compte vingt-deux professeurs actifs et deux-cent-soixante-seize élèves, dans les quatre facultés réunies.

Tel est en résumé l'état présent du diocèse de Québec, après deux siècles d'existence, durant l'administration du quinzième successeur de Mgr. de Laval.

L'humble arbrisseau, planté par cet illustre et saint prélat, est devenu un grand arbre qui, malgré les amputations fréquentes et considérables qu'il a subis, étend encore au loin ses branches vigoureuses.—*Courrier du Canada.*

— 000 —

### Correspondance.

On lit dans le *Journal des Trois-Rivières* :

Dimanche dernier, a eu lieu, à Saint-Pierres-Becquets, une des plus belles solennités religieuses. Sa Grandeur Mgr. Laffèche s'y est rendu pour y faire l'ordination de M. Charles Trudel, et pour assister à l'inauguration d'un orgue magnifique. Plusieurs Messieurs du clergé étaient présents : M. Chs. Ol. Caron, V.-G. ; M. Thomas Caron, V.-G. ; M. Fréchette, curé de Batiscan, M. Dupuis, curé de Sainte-Anne ; M. Réault, procureur de l'évêché ; M. J. Blais,

directeur du collège de Nicolet, et plusieurs ecclésiastiques. L'église, décorée avec beaucoup de goût, était encombrée par la foule. Le sermon a été donné après la messe par M. Chs. Ol. Caron, V. G. Il a pris pour sujet : " La dignité du sacerdoce " qu'il a fait ressortir avec cette force d'éloquence que tout le monde lui connaît. Le soir à l'archiconfrérie, Sa Grandeur, après avoir félicité les citoyens de Saint-Pierre de leur zèle pour le culte de Marie leur a fait voir, avec cette onction et ce naturel qui la caractérisent, que la sainte Vierge est le modèle que nous devons travailler à retracer en nous.

L'orgue a été joué par l'habile organiste de Nicolet, M. Tremblay, qui a su en faire goûter toutes les beautés. Cet instrument de la valeur de 1860 piastres, est l'ouvrage de M. E. Brodeur, de Saint-Hyacinthe. Il est d'une force bien proportionnée à la grandeur de l'église et est recommandable sous tous les rapports. On en admire surtout la beauté des sons et la perfection du mécanisme. Il fait honneur à M. Brodeur ainsi qu'aux citoyens de Saint-Pierre, dont le zèle pour l'embellissement du culte divin s'est si bien montré dans la belle souscription de 400 piastres pour le paiement de l'orgue.

L'éclat de la cérémonie et a été rehaussé par l'offrande d'un magnifique pain béni présenté par les mains de Dlle. Marie Bureau assistée de M. Médéric Tousignant.

La solennité a pleinement satisfait tous les assistants et laisse un heureux souvenir dans la mémoire des citoyens de Saint-Pierre-les-Becquets.

Monsieur Charles Trudel reste vicaire à Saint-Pierre, pour remplacer M. Victor Carufel.

— 000 —

**Extraits du journal de M. Désaulniers.**

Dimanche, j'ai célébré dans la grotte de l'Agonie, la messe de Oratione Domini in Monte Oliveti. C'est là que mon Sauveur a pensé à moi ; c'est là qu'il a pleuré sur mon ingratitude. Je lui ai demandé pardon de mes péchés, au nom du sang qu'il a laissé couler dans cette adorable grotte ; au nom de l'agonie qu'il a souffert à cause de l'ingratitude des hommes. Pendant mon action de grâces je me suis enfoncé en arrière de l'autel, à l'extrémité de la grotte ; et là j'ai vu l'inscription qui avertit que c'est ici que Notre-Seigneur tomba de douleur et sua comme des gouttes de sang. Je me suis prosterné tout en larmes, et quand j'eus fini mon adoration, mon acte de contrition et de charité, je ne pouvais sans peine m'éloigner de ce lieu de douleur et d'amour : je demandai à N. S. la force de m'éloigner et de ne jamais oublier les impressions de ce moment si précieux pour moi.

Aujourd'hui il a donc coulé encore, dans cette grotte, et par mon ministère, le sang adorable de mon Dieu Sauveur ; il a coulé pour moi, pour mes parents, mes amis, la communauté dont je suis membre, et pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières.

A la sortie de la grotte de Jésus, je descendis dans le tombeau de Marie. C'est une véritable

église souterraine, depuis 95 ans en possession des Grecs—aujourd'hui les Latins sont en pourparlers avec le gouvernement pour se faire restituer cette chapelle. On y descend par un escalier dans le roc, de 50 échelons ou plutôt 48—le tombeau de Marie est au fond de l'église, à droite en entrant : après avoir descendu quelques degrés, on laisse à droite, dans un enfoncement dans le roc, les tombeaux de sainte Anne et de saint Joachim ; je m'y suis agenouillé pour réciter l'invocation usitée à Ste. Anne d'Yamachiche : *O Sancta Anna, Sponsa Joachim, &c., &c.*

À gauche, presque vis-à-vis, se trouve le tombeau de saint Joseph ; je l'ai vénéré et j'ai demandé à ce saint la grâce d'une bonne mort.—Descendu au bas de l'escalier, j'y trouvai le Patriarche Arménien qui y célébrait la messe ; sa mitre est absolument de même forme que les nôtres. Cette cérémonie arménienne m'empêcha d'approcher du tombeau pour le vénérer.

Cette église a dû coûter un travail immense, par sa profondeur en terre, et par la grandeur de ses dimensions. Le célébrant sur le tombeau de Marie, a la face tournée vers l'orient, et l'escalier donne sur le nord. La grotte de Jésus est à l'orient du tombeau de Marie, et on y descend par une douzaine d'échelons,—je ne suis pas bien sûr du nombre—l'endroit où Notre-Seigneur s'est placé est à l'extrémité de la grotte, à gauche en entrant. Ayant fini cet examen, je pris une tasse de café, et me mis en route pour revenir au couvent, en passant par la porte Saint-Etienne et la Via Dolorosa.

REFLEXIONS SUR LE MONT OLIVIER.

Elle est devant moi cette cité qui me raconte les merveilles de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les voici ces montagnes et ces vallons qui ont retenti si souvent de la voix des prophètes—ici, c'est le plateau où le sublime Isaïe fut scié par le milieu du corps ; un arbre signale ce lieu si célèbre à l'œil du voyageur ; là c'est la grotte du chantre des douleurs, Jérémie—à ses pieds se trouve le torrent de Cédron si souvent traversé par le Fils de l'homme ; ce vallon de Josaphat, tout jonché de sépulcres et contenant les morts qui doivent y subir leur jugement avec le reste du genre humain ; là c'est le jardin de Gethsémanie sanctifié par les prières du Fils de Dieu ; un peu au nord le tombeau de Marie ; mon âme est accablée sous le poids immense de l'amour de mon Dieu pour moi. La terre peut-elle présenter quelque part un lieu plus cher au cœur de l'homme, et plus digne des méditations de son esprit.

—000—

**Le signe de la Croix.**

**BARNADETTE L'APPREND DE MARIE IMMACULÉE.**

On sait que la Vierge Immaculée, dans ses apparitions à la Grotte de Lourdes, montra à Barnadette, la manière de bien faire le signe de la rédemption. Nous détachons les pages suivantes d'une des dernières livraisons des *Annales*.

“ En face de la vision mystérieuse, Barnadette, était à genoux, émue et tremblante. Instinctivement ou par un mouvement de la grâce, elle prend son chapelet, en saisit le crucifix et veut le porter à son front pour faire le signe de la croix ; mais son bras demeure comme immobile et paralysé. *Nul ne peut prier, nul ne peut dire : Seigneur, Seigneur, s'il n'en reçoit la grâce d'en haut.....* La Mère de la divine grâce, la douce Vierge prend elle-même de sa main bénie la croix du Rosaire suspendu à son bras ; avec une onction ineffable, elle signe son front, son cœur et ses épaules du signe de la croix de son Fils. A cette vue l'enfant imitant sa Mère, fait elle-même avec facilité le signe auguste de notre religion.

Les signes de croix furent très souvent répétés par Barnadette, dans la suite des apparitions : et ils étaient si beaux et si nobles, si grands et si doux, qu'ils ravissaient les personnes qui en furent les heureux témoins.

Un prêtre mal informé et par suite incrédule encore à l'endroit des événements de la Grotte, disait à un avocat de Lourdes, homme d'un grand sens, qui l'étonnait par la vivacité de sa foi aux Apparitions de la Vierge : “ Pourquoi croyez-vous ?—Je crois, dit-il, parce que j'ai vu. J'ai vu les signes de la croix de Barnadette. Ce n'est qu'au ciel qu'on fait ainsi le signe de la Croix.”

Tel était le premier signe certain et la première leçon éclatante que la Vierge de la Grotte donnait au monde : LE SIGNE DE LA CROIX.

C'est le *signe éternel* de la Trinité sainte, Père,

Fils et Saint-Esprit, Trinité ineffable de Puissance, de Vérité et d'Amour dans l'unité de la nature divine.

C'est le *signe glorieux* de l'homme, fait à l'image de la Trinité Sainte, et portant en lui la triple puissance de liberté, de raison et d'amour, qui le fait enfant de Dieu.

C'est le *signe victorieux*, qui, dans le milieu des temps, brilla sur le Calvaire, triomphant de la justice divine, de la rage de l'enfer, des révoltes et des lâchetés du cœur humain.

C'était le signe qui, trois siècles plus tard en plein midi, un peu au-dessous du soleil faisait lire aux yeux de Constantin, libérateur de l'Eglise et de l'humanité, sur une croix de lumière, en lettres de feu : "PAR CE SIGNE, VOUS VAINCREZ."

La CROIX est souvent apparue miraculeusement au ciel à la veille des grandes luttes et des glorieux triomphes.

Symbole de Dieu et de l'homme, de la Création et de la Rédemption, la CROIX fut le flambeau des apôtres, le bouclier des martyrs, la force des confesseurs, la joie et la gloire des Vierges.

La CROIX couvrait la poitrine des croisés combattant pour le Christ et la liberté du monde. Tout ce qui est grand se fait par la croix.

Aussi la CROIX est partout, sur nos autels et dans nos demeures, sur la tiare et les couronnes, sur les vêtements sacrés et les poitrines viriles, sur les places publiques et sur les tombes d'où la vie doit surgir ; elle apparaîtra sur les ruines du monde ; elle brillera éternellement dans les splendeurs des cieux.

La sainte Eglise place partout les *signes de croix*, sur l'eau baptismale et l'eau qui bénit, et purifie ; sur le pain Eucharistique et les mains qui doivent le consacrer, sur le front des confirmés, et les lèvres des mourants.

Le chrétien commence et finit ses journées, ses prières et toute œuvre sérieuse par le *signe de la croix*.

La CROIX chasse les démons ; donne toute grâce ; la CROIX ferme l'enfer ; la CROIX est la porte du ciel.

La Mère du Christ aime aussi la CROIX. Au moment solennel, Elle était debout au pied du gibet d'où coulait, avec le sang de son Fils, la vie et le salut du monde. *Par la CROIX*, elle nous sauve encore. Dans sa manifestation de la Saleté, Elle portait sur son cœur de Mère affligée, la CROIX et les instruments de la Passion de son Fils.

A Pontmain, deux CROIX blanches s'élevaient sur ses épaules ; une CROIX rouge brillait sur sa poitrine : Elle tenait à la main une grande CROIX, où les enfants lisaient : Jésus-Christ.

A la Grotte, où elle multiplie ses leçons, Elle fait renouveler sans cesse à l'enfant ses SIGNES DE CROIX du Paradis.

Bernadette, dans le mystère de la foi, de l'obéissance, et de la prière, recevait de la croix des grâces cachées et merveilleuses.

La CROIX déposait sur son front et dans son intelligence ce rayon de vérité qui l'unissait à la lumière éternelle, le Verbe divin.

La CROIX embrasait sa poitrine et son cœur du feu de la charité, qui est le Saint-Esprit.

La CROIX, qui marquait ses épaules, armait sa volonté du bouclier de l'obéissance qui fait la force même du Père Tout-Puissant.

La CROIX DE JESUS, donnait à cette enfant faible et timide la patience et le dévouement, par lesquels elle a triomphé.—(*Propagateur de St. Joseph*).

— 000 —

### **Progrès de l'Eglise Catholique dans la ville de New-York de 1786 1874.**

Au siècle dernier, lorsque la ville de New-York s'appelait Nouvelle Amsterdam, la religion catholique y était à peu près inconnue. La première messe y fut dite en 1782, dans un grenier, au-dessus de l'atelier d'un charpentier, situé près de Barclay street, alors très-éloignée du centre de la ville.

Le P. *Farmer*, veuu exprès de Philadelphie, fut le premier prêtre qui organisa une congrégation à New-York. En 1781, on acheta des administrateurs de la Trinité un lot de terrain à l'angle des rues Barclay et Church, sur lequel on éleva une petite église, encore trop grande pour les 1,300 catholiques signataires de la demande d'incorporation présentée à la législature de l'état.

Ce fut l'ambassadeur d'Espagne qui posa la première pierre de cette église. Le roi Charles III contribua pour dix mille piastres à sa construction ; les consuls généraux de France et d'Espagne y contribuèrent aussi ; mais elle ne

fut terminée et ornée que grâce à l'argent recueilli au Mexique par un des premiers curés, le R. P. O'Brien, de l'ordre des Dominicains.

En 1786, l'église St. Pierre dans Barclay street était donc la seule église catholique qui existait sur l'île de Manhattan. Cette église était desservie par un seul prêtre.

En 1874, on compte dans la ville de New-York, y compris les territoires annexés depuis le 1er janvier dernier, 51 églises où le culte est célébré publiquement et où se font les baptêmes, mariages et enterrements. En plus il y a vingt-quatre chapelles appartenant à des institutions religieuses, ou dépendant d'établissements de charité.

Au dehors, aucune de ces églises n'offre à l'œil un aspect monumental. Mais dans un certain nombre, la richesse de l'ornementation intérieure rachète ce qui manque à l'extérieur. La cathédrale commencée par feu Mgr. Hughes, et sur le point d'être achevée, sera l'un des plus élégants et des plus vastes sanctuaires des États-Unis.

Le clergé de la ville de New-York se compose d'un archevêque, de deux vicaires généraux et d'environ 150 prêtres. Indépendamment du clergé séculier, les RR. PP. de la Compagnie de Jésus, les Dominicains, les Rédemptoristes, les Capucins, les Franciscains, les Paulistes et les PP. de la Miséricorde ont l'administration des sacrements et charge d'âmes.

Viennent ensuite les ordres religieux voués exclusivement à l'enseignement ou aux œuvres de charité : Les Frères des Ecoles Chrétiennes,

les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs de Ste. Croix, les Sœurs de Notre-Dame, les Petites Sœurs des Pauvres et les Sœurs du Bon Pasteur.

Les R. P. Jésuites dirigent deux collèges : le collège St. François-Xavier, où l'on ne reçoit que des externes, et le collège St. Jean, à Fordham, village aujourd'hui compris dans les limites de la ville. Les Frères des Écoles Chrétiennes ont un collège à Manhattanville, près de la rivière Hudson.

Des religieuses, appartenant à différents ordres, dirigent quatre orphelinats, quatre hôpitaux, une maison de repenties, un asyle pour les servantes sans emploi, un asyle pour les enfants recueillis, un asyle pour les enfants pauvres des deux sexes, etc., etc.

Ce n'est là qu'un résumé incomplet des progrès de l'Église catholique dans la ville de New-York, depuis le jour où la première messe y fut dite, il y a quatre-vingt-dix ans, dans un grenier au-dessus de l'atelier d'un charpentier. Néanmoins on voit par là que durant cette période, le grain de sénevé est devenu un grand arbre dont l'ombre tutélaire couvre aujourd'hui 300,000 fidèles.

Et ici, il est bon d'honorer la générosité de ces fidèles toujours disposés à prélever sur leurs épargnes, quelquefois sur leur nécessaire, la part de l'Église et de ses ministres. C'est surtout à la générosité de la classe laborieuse, de celle qui vit du salaire d'emplois modestes, ou de gages péniblement gagnés, qu'est due l'érection des nombreuses églises de la ville de New-York.

C'est ce qui faisait dire, il y a quelque temps, à un vénérable P. Jésuite : On n'a pas, en Europe, une idée des services que la classe laborieuse rend à l'Eglise aux Etats-Unis, et par son exemple et par l'abondance de ses offrandes.

— 000 —

### Charité et clémence.

#### PIE IX ET LE CONDAMNÉ.

En 1824, un gentilhomme italien appelé Gaëtano, âgé seulement de dix-sept ans, eut le malheur de se laisser séduire par les idées révolutionnaires, et prit part à une conspiration à Rome. Il fut arrêté et condamné à la peine capitale. Comme on le conduisait au supplice, un jeune prêtre, ému de compassion, pria l'exécuteur des lois de lui accorder auparavant quelques instants. Il courut au Vatican, se jeta au pied du Pape, et le conjura de commuer la peine de mort en une détention perpétuelle.

Il obtint cette grâce et le condamné fut conduit au château Saint-Arge.

Vingt-deux ans après, le jeune prêtre se trouvait pape sous le nom de Pie IX. Il se souvint du pauvre Gaëtano. Il se rendit un soir au château, sous le costume d'un simple prêtre. Le geôlier ne le connaissant pas, le traita durement ; cependant, devant la présentation d'un laissez-passer venant de haut lieu, et prescrivant de le laisser seul pendant une heure avec le prisonnier, il lui permit d'entrer.

— Que me voulez-vous ? lui dit Gaëtano.

—Je vous apporte des nouvelles de votre mère.

—Ma mère ! Elle n'est donc pas morte de chagrin ? Merci de cette bonne nouvelle !

—Oui, elle vit et m'envoie ici pour vous apporter des consolations et l'espérance de jours meilleurs.

—Enfin Dieu a eu pitié de moi. Tous les anges ne sont pas au ciel ; j'en ai trouvé un sur la terre ; il est près de moi.

—Vous auriez dû écrire au Pape et implorer sa clémence. Un crime politique commis à dix-sept ans, dans toute l'effervescence de la jeunesse, était suffisamment expié par les tristesses d'une longue détention.

—Je lui ai écrit plusieurs lettres où je confessais mes torts ; mais elles sont restées sans réponse.

—Ecrivez de nouveau.

—On ne la présenterait pas à Grégoire XVI.

—Grégoire XVI n'est plus de ce monde ; écrivez à Pie IX.

—Mais qui lui fera parvenir ma supplique ?

—Moi-même. Ecrivez-lui donc ; voici du papier et un crayon.

Pie IX ayant pris ce recours en grâce, dit au prisonnier ; "Soyez sans inquiétude, mon bon ami, ayez confiance et priez Dieu pour Pie IX.

Sur ce le geôlier entre et crie : Allez au diable, M. l'abbé, vous avez abusé de votre permission ; votre heure est passée de plusieurs minutes. Allons, décampez, ou je m'y prendrai de force.

—Pourquoi cet emportement et ces blasphèmes ? C'est fort mal ; si le Pape le savait !

—Et quand il le saurait, peu importe ; le Pape ne s'occupe pas plus de moi, que je m'occupe de lui.

—Vous ne le connaissez pas.

—Allons vite débarrassez-moi de votre présence.

Pie IX étant sorti de la prison, se rendit chez le gouverneur du château.

—Encore un fâcheux, grommela-t-il entre ses dents, allons, vite, monsieur l'abbé, que voulez-vous ? Je suis fort occupé, je n'ai pas de temps à perdre.

—Je demande la grâce du prisonnier Gaëtano.

—Vous plaisantez ! le Pape seul peut l'accorder.

—C'est en son nom et par son ordre que je la demande.

—La preuve ?

—La voici.

Et Pie IX se mit à écrire un ordre ainsi conçu :  
" J'enjoins au gouverneur du château Saint-Ange de mettre sur le champ en liberté le prisonnier Gaëtano et de révoquer son geôlier.

Signé : PIE IX.

Quelque temps après le geôlier reçut un autre emploi à la condition qu'il ne serait plus brutal ni blasphémateur, ce dont il se corrigea parfaitement.

### Un père sage.

Sophronius, instituteur renommé pour sa sagesse, ne voulait jamais permettre à ses fils ni à ses filles de fréquenter les jeunes gens de leur âge, dont la conduite n'était pas exemplaire.

“ Cher père, ” lui dit un jour sa fille Eulalie, au moment où il lui interdisait, ainsi qu'à l'un de ses frères, la compagnie de la volage Lucinde, “ cher père, il faut que vous nous croyiez bien peu raisonnables, pour supposer que nous souffrirons de ce contact. ”

Le père prit alors en silence un charbon éteint dans l'âtre, et le présentant à sa fille :

“ Il ne te fera aucun mal, mon enfant, prends-le. ”

Eulalie obéit, mais elle ne fut pas lente à s'apercevoir que sa main blanche et délicate était souillée et noircie, et que sa robe l'était également.

“ On ne saurait manier les charbons avec trop de précautions, ” dit Eulalie contrariée.

“ Certainement, ” reprit Sophronius ; “ tu vois, mon enfant, que les charbons, lorsqu'ils ne brûlent point, noircissent au moins. Ainsi en est-il de la compagnie des vicieux. ”

— 000 —

### Maximes à l'adresse des jeunes gens.

Ne soyez jamais oisifs. Si le travail manuel vous fait défaut, appliquez-vous à la culture de votre esprit.

Dites toujours la vérité.

Ayez de bons compagnons ou n'en fréquentez aucun.

Faites peu de promesses.

Soyez fidèles à vos engagements.

Gardez vos propres secrets, si vous en avez aucun.

Ne prêtez jamais l'oreille à des discours inutiles ou dangereux.

Si quelqu'un parle mal de vous, que votre conduite soit telle que personne ne puisse le croire.

Évitez de boire aucune liqueur enivrante.

Ayez soin de régler toujours vos dépenses sur votre revenu.

En vous mettant au lit, repassez vos actions de la journée.

N'ayez pas hâte d'être riches, si vous voulez prospérer.

Gagnez votre argent avant de le dépenser.

Ne vous endettez jamais sans voir jour de vous acquitter.

N'empruntez point si vous pouvez vous en abstenir.

Soyez vertueux, si vous désirez être heureux.

Enfin, soyez sûrs que ce que vous faites pour le service de Dieu et sa plus grande gloire, vous sera compté et obtiendra sa récompense.

— 000 —

### FAITS-DIVERS.

— Les premières paroisses qui ont tenu régistres sont : Québec 1621, les Trois-Rivières 1635,

Sillery 1636, Montréal 1642, Sainte-Anne de Beauprés 1657 (Tanguay, *Dict.* p. 601.)

— Nous lisons dans le *Pionnier* de Sherbrook :

Un ami nous écrit de Lewiston, Maine, en date du 4 mai courant : " Nous avons ici audelà de 1,500 Canadiens sans emploi. Tous les moulins sont encombrés, et il en arrive tous les jours. Que vont-ils faire ? Les loyers sont très élevés. Plusieurs de ces compatriotes sont endettés de plus de deux cents piastres pour pension. Que tous ceux qui sont atteints de la fièvre des États-Unis, viennent voir avant d'amener leurs familles et de vendre leurs biens en Canada, et ils seront radicalement guéris de leur maladie."

— Une fâcheuse nouvelle nouvelle nous arrive de Shédiac.

Dans la nuit du 9 courant l'établissement du *Moniteur Acadien* est devenu la proie des flammes.

Tout le matériel et les fournitures de la maison ont été consumés. Il n'y avait rien d'assuré.

Nous offrons nos sincères condoléances, à l'éditeur-propriétaire M. Robidoux dans l'immense perte qu'il vient d'éprouver.

Nous espérons que les conséquences de ce malheur ne seront pas fatales et que le propriétaire du seul journal français du Nouveau-Brunswick trouvera la protection nécessaire pour continuer la publication qu'il dirige avec tant de zèle et succès dans les intérêts catholiques de sa province.